

Sait T.

«Ce qui me gêne, c'est l'égoïsme des Européens»



Sait T., m., né en 1949, originaire d'Erzincan/Turquie, depuis 1975 en Suisse

Où as-tu grandi?

Je suis né dans un village de montagne de l'Anatolie, dans la province d'Erzincan. J'y suis resté jusqu'à ma cinquième année d'école. A 12 ans, je suis allé dans la ville d'Erzincan pour y suivre le cours supérieur et y faire le gymnase. Mais j'ai dû interrompre l'école parce que ma famille n'avait plus les moyens nécessaires, bien que, dans le village, elle soit passée pour être assez fortunée.

Mon père est mort à la chasse lorsque j'avais un an et demi. Quand j'ai eu cinq ans, ma mère s'est remariée et est partie avec son nouveau mari. Elle nous a laissés, moi et ma sœur qui avait neuf ans de plus que moi, à la garde de mon oncle et de ma grand-mère. Pour moi, mon oncle a été comme un père et ses deux filles comme des sœurs. Et ma grand-mère a été à la fois un père, une mère, un grand-père et une grand-mère. Nous habitions tous dans une maison de deux grandes pièces. Nous, les trois enfants, nous dormions dans l'une d'entre elles avec notre grand-mère, dans l'autre dormaient mon oncle et sa femme. Au-dessous de nous, il y avait une étable avec les animaux: des vaches, des bœufs, un cheval et un âne. Ils nous donnaient un peu de leur chaleur.

Le village comptait à peu près 80 familles et était pauvre. Quand on m'offrait une paire de bottes en caoutchouc, je me sentais heureux. On était tous égaux, qu'on possède peu ou beaucoup. Tous étaient logés à la même enseigne: travailler dur en été pour se prémunir contre l'hiver grâce à la récolte. Les uns mangeaient de la viande une à deux fois par mois, les autres non. Mais nous, les enfants, nous ne nous apercevions pas de ces différences. Le village était comme une famille, tout le monde se connaissait. Je pouvais aller et venir chez les voisins comme je le voulais.

Comment s'exprimaient les différences sociales?

Comme les portes étaient toujours ouvertes, on savait exactement ce que chacun possédait ou non. Ma famille pouvait acheter du tissu pour mes habits, une famille pauvre réutilisait les vêtements d'occasion. Nous buvions dans des verres, les pauvres avaient des gobelets en cuivre. Une famille aisée pouvait inviter peut-être une dizaine de gens d'autres villages à un mariage, une famille pauvre ne pouvait en revanche recevoir qu'un seul invité. Bien qu'il y ait eu des différences de ce genre, on se connaissait tous et on s'entraidait en se prêtant du beurre, du fromage et d'autres choses.

Pourquoi ta famille était-elle plus aisée que les autres?

Nous avons beaucoup de terrain, dont ma cousine et moi avons hérité. Mais je ne me suis jamais occupé de la terre, elle est restée en friche. Un jour, je construirai peut-être sur une colline une maison de style européen avec 10 000 mètres carrés de terrain.

Lorsque tu séjournes chez toi, comment les gens te considèrent-ils? Est-ce que tu es toujours, pour eux, le fils d'une famille aisée?

Non, je suis moi. Je fréquente tout le monde. L'été dernier, j'ai passé trois jours au village. J'ai rendu visite aux plus pauvres, aux plus vieux et aux plus jeunes. J'ai rencontré, à un mariage du village, au moins 150 à 200 personnes, d'anciens amis également, et ça m'a fait très plaisir. Je suis accepté pour ce que je suis. Certains pensent peut-être que je suis riche parce que je vis en Europe. Je leur explique alors que je dois travailler comme les autres et qu'en Europe, l'argent ne pousse pas dans la rue, mais qu'il faut travailler dur pour le gagner.

Tu a dû travailler aux champs lorsque tu étais enfant?

Oui, naturellement. Tous les enfants devaient aider, le bœuf, le cheval et l'âne aussi – les animaux et les hommes ensemble! Nous n'avions pas de machine, pour les labours et le transport de la récolte, il fallait mettre les bœufs et les chevaux à contribution. Mais je n'ai jamais aimé travailler, par exemple faucher ou d'autres travaux des champs, pourtant j'ai toujours été du côté des ouvriers. Je n'aimais pas nos montagnes. En été, il fallait faire les foins sur les hauts et puis le redescendre. Il fallait cinq heures pour faire le chemin. Mon oncle chargeait la charrette à deux chevaux à quatre heures du matin. Bien que je n'aie même pas eu l'âge d'aller à l'école, je devais conduire la charrette tout seul jusqu'à la maison, en passant par les bois. J'avais peur des animaux sauvages, des ours et des loups. C'est pour ça que je haïssais les montagnes; et aujourd'hui, en Suisse, je les aime beaucoup.

Nous produisons tout nous-mêmes, nous pourvoyions donc nous-mêmes à tous nos besoins: blé, toutes sortes de légumes comme les tomates, les concombres, les courgettes et la citrouille. Nous en séchions une partie pour l'hiver. Les jours de fête, il y avait quelquefois du miel, que des parents des autres villages nous apportaient. Comme il était bon! Nous n'avions pas de jouets. Nous fabriquions tout nous-mêmes et nous étions heureux comme ça.

Comment est-ce que ta grand-mère t'a préparé à la vie?

«Sois juste!», me disait-elle. «Ne mens pas et ne vole pas. Sois bon avec les gens.» Tout le reste n'avait aucune importance pour elle. Les adultes n'avaient pas vraiment le temps de s'occuper de nous, les enfants. Nous étions là, c'est tout, et devions nous débrouiller tous seuls.

Il n'y avait pas de contraception. Le jour où j'ai conseillé à ma sœur, qui avait déjà sept enfants, de se faire prescrire la pilule par le médecin, elle s'est indignée car elle ne voulait en rien s'opposer à Dieu. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a changé d'avis. Nous les Kurdes alawites, nous ne sommes pas des croyants aussi stricts. Chez nous au village, il n'y a pas de mosquée et pas de hodja. Depuis mon enfance, je ne suis pas très croyant. Tous les ans, nous avions trois jours de jeûne durant lesquels il ne fallait pas boire d'eau; ça me plaisait bien quand j'avais 14 ans, parce que c'était un jeûne court et parce que les garçons avaient le droit de désigner la jeune fille qui devrait leur apporter de l'eau. Et puis, nous les Alawites nous avions aussi un jeûne de 12 jours, pendant lesquels il ne fallait pas non plus boire d'eau. Ça, c'était quelque chose que je n'appréciais pas beaucoup.

Est-ce que les filles et les garçons étaient éduqués différemment?

Les filles et les garçons grandissaient ensemble chez nous, sans problème. Il était cependant interdit d'avoir des relations sexuelles – comme en Europe. Quand j'ai eu 13 ans, ma famille a voulu me marier parce qu'il y avait trop peu de main-d'œuvre à la maison. Quand le moment est venu, j'ai tout simplement disparu. Ils ont de nouveau essayé quand j'ai eu 15 ans, puis 16 ans et après le service militaire. Et je me suis peu à peu aperçu qu'il me faudrait prendre moi-même ma décision. C'était moi qui allais épouser cette femme et non mes parents. Je me suis opposé à la tradition et j'ai brisé des tabous. Ma famille pensait que je me détachais du lot, mais avec le temps, ils ont oublié.

Tu t'es opposé à autre chose?

Notre village et vingt autres villages de la province d'Erzincan appartenaient à un gros propriétaire terrien, qui était recteur de l'Université d'Istanbul. Le propriétaire terrien était soumis à de fortes pressions pour vendre sa terre. Il a donc offert sa terre pour une bouchée de pain, parce qu'il avait peur de la perdre autrement. Il y a eu des irrégularités à cette occasion. Quelques-uns du village étaient liés au propriétaire terrien, ils l'ont payé pour des pâturages qui, en fait, ne lui appartenaient pas à lui, mais à la communauté villageoise. J'avais à l'époque environ 18 ans et, avec d'autres jeunes et deux anciens, nous nous sommes opposés à la vente de la terre communale.

Comment étais-tu quand tu étais jeune?

Paresseux. Je ne voulais pas travailler, je voulais avoir de l'argent et le dépenser, porter de beaux habits. C'était tout. A 17, 18 ans, j'ai commencé à penser: qu'est-ce qui se passe autour de moi, qu'est-ce qui se passe dans le monde? Pourquoi y a-t-il des pauvres et des riches? Pourquoi y a-t-il des différences entre les hommes? C'était la fin des années soixante. J'ai recherché des gens qui avaient les mêmes idées que moi et j'ai commencé à lire, par exemple les livres de Jack London, qui avait écrit sur le mouvement ouvrier des Etats-Unis, et puis «La mère» de Gorki aussi. Ensuite j'ai vécu avec des étudiants à Istanbul dans des communautés. On y discutait et on s'y disputait beaucoup. J'étais membre d'une organisation politique, je distribuais des tracts et du matériel de propagande, ce qui, bien sûr, était interdit. Après, j'ai été enrôlé dans l'armée. Ensuite je suis allé à Istanbul et j'y ai tenu un salon de thé.

Pourquoi es-tu parti pour l'Europe?

On m'a raconté qu'en Europe, on était libre. J'étais curieux, je voulais savoir comment c'était vraiment. En 1973, j'ai confié mes affaires à un ami, je suis allé en Anatolie pour retirer mes économies de presque 6000 marks et j'ai attendu que se présente une occasion favorable de partir en Allemagne. Ma cousine habitait à Leverkusen près de Cologne. Elle passait ses vacances chez nous et je lui ai demandé si je pouvais rentrer en Allemagne avec elle. Elle a dit que oui, et nous sommes partis en voiture pour Cologne. Comme j'avais de l'argent, je ne voulais pas travailler, mais je voulais faire la connaissance des Européens. Mais ma cousine et son mari, qui sortaient d'une famille de paysans très pauvre et ne connaissaient rien du monde, vivaient très retirés, si bien que je n'ai eu absolument aucun contact avec les Allemands. Au bout de deux mois, j'en ai eu assez de cette exigüité et j'ai dit au mari de ma cousine: «Je me sens comme en prison ici, je veux sortir et voir l'Europe!» Il m'a répondu: «Mais tu es là pour gagner de l'argent. Tu n'es pas normal.»

Comment es-tu arrivé en Suisse?

Comme j'avais un ami à Zurich, j'ai décidé en janvier 1975 d'aller en Suisse. Je me souviens encore du café «Mandarin» sur la place Stadelhofer de Zurich, où se retrouvaient de nombreux Turcs et où j'avais fixé rendez-vous à mon ami. La seule phrase d'allemand que je connaissais, c'était: «Eine Tasse Kaffee bitte». J'ai dit ça à la serveuse, mais elle ne m'a pas compris. Mon ami m'a corrigé, il m'a dit: «Ici, il faut dire «un café crème, s'il vous plaît».» C'est comme ça que j'ai obtenu mon premier café en Suisse.

J'habitais chez mon ami et chez un autre collègue, originaire d'un village voisin du mien et qui avait une chambre près de la place Limmat, dans le quartier 5. Nous étions à trois ou quatre chez lui. J'étais entré en touriste clandestin ici. Et puis, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui suivait les cours à l'Ecole normale. Nous sommes tombés amoureux et c'est comme ça que je suis resté en Suisse. Avec le temps, mes économies avaient fondu. Il fallait que je prenne une décision, soit retourner en Turquie, soit chercher un moyen de gagner ma vie. Mon ami m'a trouvé un travail au noir sur l'alpe Engstligen, au-dessus d'Adelboden, pendant la saison d'hiver 1975/76. Ma patronne était aussi sévère qu'un général de l'armée. Elle payait 900 francs par mois, et en contrepartie, il me fallait exécuter tous les petits boulots à la cuisine, 14 heures par jour. Quand j'ai quitté ce Job, le même travail a été effectué par trois personnes. Durant mon séjour dans l'Oberland bernois, je me suis mis à l'allemand de manière intensive. A Zurich, je m'étais procuré des livres. Au bout de trois mois à peine, j'avais fait de grands progrès. Quand j'ai pu m'entretenir avec les gens là-haut et que le printemps est arrivé, j'ai demandé une augmentation de salaire à ma patronne. Sans succès. Je suis retourné à Zurich, où j'ai habité pendant deux ans avec ma nouvelle petite amie. Elle voulait m'épouser. Je lui ai répondu qu'en Anatolie, ce serait probablement difficile pour elle. Chez nous, nous n'avions même pas de toilettes, on devait faire ses besoins derrière la maison. Je lui ai dit: «Il faut d'abord que tu apprennes à connaître mon pays, car un jour peut-être j'y retournerai». «OK, avec plaisir», a-t-elle répondu et nous sommes allés en Anatolie. Ça ne l'a pas convaincue et nous nous sommes séparés plus tard.

Après, j'ai travaillé comme serveur, j'ai gagné beaucoup d'argent et j'en ai dépensé tout autant. J'ai aidé mes compatriotes en leur prêtant de petites sommes. Nous étions très solidaires les uns des autres. J'ai travaillé quatre ans sans permis de travail comme serveur, jusqu'à ce que je me marie. En 1979, la police m'a pincé dans la rue, quand ils m'ont demandé mes papiers. Comme j'avais déjà eu plusieurs fois affaire à la police parce que je travaillais au noir, j'ai d'abord été mis en détention provisoire pendant vingt jours et puis ils m'ont embarqué dans un avion pour Istanbul. Un peu plus tard, nous nous sommes mariés. Ce mariage m'a permis d'obtenir un permis et c'est comme ça que je suis revenu. Mon premier emploi légal, ça a été chez BBC à Oerlikon. Comme ma femme

avait une patente de restaurant à Lucerne. Je travaillais le jour comme serveur dans un restaurant – pas celui de ma femme – et le soir dans un night-club. Au bout d'un an, nous sommes revenus à Zurich et j'ai travaillé chez Jelmoli, d'abord comme magasinier et puis comme décorateur. C'était une période heureuse. Quand notre fille est née, nous avons dû gagner plus d'argent. Des relations m'ont procuré un emploi comme concierge dans une banque privée. Je l'ai fait pendant trois ans, puis j'ai démissionné parce que ça ne me plaisait plus. Maintenant je travaille depuis déjà neuf ans comme concierge d'un grand lotissement. Je dois entretenir les installations techniques et m'occuper du personnel de nettoyage, parfois je nettoie moi-même et je gagne assez bien ma vie.

Quelles possibilités te sont ouvertes?

Je pourrais, par exemple, tout faire moi-même. Je suis doué manuellement. Mais de nos jours, c'est difficile de monter sa propre entreprise. Là où je travaille en ce moment, je me sens bien, je gagne bien ma vie, je peux organiser mon temps comme je veux et je me sens accepté par la plupart des gens. Dans six ans, lorsque ma fille aura vingt ans, j'aimerais retourner en Turquie. Et comme je suis aussi citoyen suisse, je pourrai faire la navette. Naturellement, je continuerai à soutenir ma fille si elle veut étudier ou aller dans une autre école. Comme ça, je garderai le contact avec mes amis de Suisse.

Et maintenant que tu as appris à connaître les Européens, qu'est-ce que tu en penses?

Les Européens ont réussi à installer les mêmes droits pour tous, même si ça ne fonctionne pas partout de façon parfaite. Mais le matérialisme est très fort ici et ce qui me gêne surtout, c'est l'égoïsme qui l'accompagne. De plus en Suisse, les gens se présentent volontiers comme des démocrates, mais dans leur pays, ils ne sont pas aussi regardants sur le chapitre de la démocratie. J'ai bien vu en 1975, à Moutier, comment l'armée a envoyé des bombes fumigènes contre les Jurassiens parce qu'ils voulaient fonder leur propre canton. J'ai évoqué cet épisode dans une discussion avec un Suisse éduqué un jour, et il m'a répondu qu'il était impossible qu'on assiste à ce genre d'événements en Suisse. Alors je lui ai dit que s'il apprenait la douleur à ses propres dépens, il réagirait aussi. Il a failli me démolir. Je lui ai dit: «Vous voyez, maintenant vous avez vous-même atteint la limite de la tolérance. Vous êtes docteur et je suis simple ouvrier et vous voulez me démolir parce que je dis la vérité.»

Est-ce que tu as été en butte à la xénophobie en Suisse?

Une seule fois. Je suis entré dans un restaurant, toutes les tables étaient occupées. Il n'y avait qu'une seule place libre à une table où étaient déjà installés deux hommes d'un certain âge. Je leur ai demandé si je pouvais m'asseoir à leur table, ils m'ont dit oui, bien sûr. Je me suis assis, alors l'un des deux a commencé à dénigrer les étrangers, de façon à

ce que j'entende tout. Je lui ai alors dit: «Si je vous gêne, je peux m'asseoir ailleurs.» Il a répondu: «Non, non», mais il a continué. J'étais le seul étranger dans le restaurant. Les autres clients ont remarqué qu'il m'insultait. J'ai dit à ce provocateur: «Je ne vous connais pas et vous ne me connaissez pas. Je suis le seul étranger ici, pourquoi me parler comme ça?» Il s'est énervé et les autres clients ont dû intervenir pour qu'il cesse de m'insulter. Après cet incident, je me suis vraiment senti comme un étranger indésirable. Mais autrement, je n'ai pas eu de difficultés. J'ai un esprit ouvert, je suis capable de parler avec tout le monde et, grâce aux années que j'ai passées dans la restauration, j'ai pu faire toutes sortes d'expériences avec toutes sortes de personnes.

Est-ce qu'en ce moment, tu t'engages politiquement?

Je fais partie d'une association turque. Nous organisons des manifestations, aidons les migrants dans le besoin, servons de traducteurs. Je m'engage pour que les étrangers vivant ici puissent avoir le droit de vote, au moins au niveau communal. Depuis vingt ans, je travaille et je vis ici, ma femme et ma fille sont Suisses, et moi, parce que je suis étranger, je n'ai pas le droit de vote. Je paie mes impôts, je suis un citoyen irréprochable, un brave ouvrier immigré et je n'ai pas de droits. J'aimerais participer activement à la vie politique de la société dans laquelle je vis. En suisse, les Döner Kebabs et le folklore turc sont bienvenus, mais nous les hommes nous ne sommes pas acceptés comme concitoyens à part entière. En Europe, on parle souvent des droits de l'homme, il serait temps de les appliquer concrètement.

Qu'est-ce que les migrants apportent à la Suisse?

La Suisse entière est composée d'étrangers, puisqu'elle se compose de quatre peuples: Italiens, Allemands, Français et Rhéto-romans. Si d'autres peuples s'ajoutent à ceux-là, c'est un enrichissement pour la Suisse. Mon enfant, par exemple, est moitié turque, moitié suisse, c'est un merveilleux mélange. Elle est très appréciée à l'école, elle réussit bien et tous les enfants l'envient. Je suis fier d'être son père, mais je vais plus loin, ce qu'un enfant issu de deux cultures peut apporter à la société, c'est un enrichissement. Je l'éduquerai dans cet esprit: elle fait du bien à la société. Par exemple, elle peut faire preuve d'humanité, elle ne repoussera pas les autres du fait de leurs origines. Les gens ne choisissent pas de venir en Suisse, ils ont de bonnes raisons. Ils viennent souvent de pays dans lesquels ils ont été tellement exploités qu'ils ont dû fuir, parce qu'ils n'avaient plus rien. L'Afrique est, par exemple, l'un des continents producteurs d'oxygène les plus importants de la planète. Les pays occidentaux ont tellement exploité les forêts et les ressources minières qu'il ne reste plus rien et que les hommes meurent de faim. Si maintenant ces gens viennent dans les pays occidentaux, il faut les accepter. Avant, ils vivaient dans les forêts ou travaillaient leur terre fertile, ils avaient peu de choses, mais ils

étaient heureux, et maintenant ils viennent chez nous, qui les avons exploités, parce qu'ils doivent chercher autre chose pour vivre.

Comment se passe la vie de tous les jours en Suisse?

Nous vivons dans notre appartement depuis 1984. De 1980 à 1984, nous habitons à Oberglatt, donc dans la même région. Je me sens bien ici, c'est très agréable, je n'ai pas de problèmes avec les voisins, j'ai même des relations amicales avec certains. Ma fille aime bien aller à l'école ici. Pour l'instant, je ne me suis pas encore engagé dans les associations. Jusqu'à il y a un an et demi, j'étais encore un étranger. Je n'ai pas fait non plus l'effort de m'inscrire dans une association parce que j'ai des activités sociales à Zurich et que j'ai un travail très fatigant et puis, il faut que je m'occupe de ma famille. Il y a des Suisses qui ont besoin d'aide, mais au moins, eux, ils comprennent la langue. Beaucoup d'étrangers ne peuvent même pas parler l'allemand. Alors, dans le cadre de notre association à Zurich, j'aide les autres étrangers à résoudre leurs problèmes. Récemment, une famille de l'Anatolie du sud-est m'a demandé si je pouvais les aider, leur fils avait des problèmes à l'école. Si je pouvais venir discuter avec l'instituteur. Nous avons rencontré l'instituteur et j'ai fait office d'interprète. Tout le monde était content à la fin. L'instituteur m'a même demandé s'il pouvait faire appel à moi pour des cas semblables. Mais j'aide aussi les Suisses dans le besoin. Il y a deux ans, un collègue est venu me voir, désespéré parce qu'on l'avait licencié. Il avait plus de 60 ans et était malade. Je lui ai dit qu'il y avait des moyens de se faire aider. «Mais tu es malade, alors va voir le docteur et fais-toi examiner». «Je dois me faire opérer». «Oui, fais-toi opérer», je lui ai répondu, «ils ne pourront pas te mettre à la porte comme ça. Après ton opération, tu auras besoin de presque six mois pour te remettre, après il y a le processus de guérison et ensuite tu auras droit à l'indemnité de chômage». Il était désespéré, il a suivi mon conseil, avec succès. Aujourd'hui il est à la retraite et chaque fois que nous nous voyons, il me témoigne sa gratitude. Il s'est rendu compte qu'un étranger pouvait aussi l'aider, et c'est pourquoi il ne peut pas être contre les étrangers par principe.

